Zeitschrift: Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses

Herausgeber: Alliance nationale de sociétés féminines suisses

Band: 27 (1939)

Heft: 544

Artikel: Du règne de la mère au matriarcat : [1ère partie]

Autor: Gagnebin, Marianne

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-263359

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 22.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

S 1436
24 AVR. 1939
Bibliothèque Publique et Universitaire, Genève

J. A.
22 AVRIL 1939 — GENEVE
VINGT-SEPTIÈME ANNÉE. — N° 544

Le Mouvement Féministe

Paraît tous les quinze jours le samedi

DIRECTION ET RÉDACTION
Mlle Emilie GOURD, 17, rue Töpffer
ADMINISTRATION
Mlle Renée BERGUER, 7, route de Chêne
Compte de Chèques postaux I. 943

Organe officiel
des publications de l'Alliance nationale
de Sociétés féminines suisses
Les articles signés n'engagent que leurs auteurs

ABONNEMENTS
SUISSE..... Fr. 6.—
ÉTRANGER . » 8.—
Le numéro .. » 0.25
Les abonnements partant du 1er janvier, à partir de juillet, il est délivré des abonnements de 6 mois (3 fr.) valables pour le semestre de l'année en cours.

ANNONCES
11 cent. le mm.
Largeur de la colonne : 70 mm.
Réductions p. annonces répétées

Il n'y a pas de petits peuples. Quiconque donne un grand exemple est grand.

Victor HUGO.

Le service auxiliaire national et les femmes suisses

Toutes nos lectrices ont pu prendre connaissance dans la presse quotidienne de l'appel lancé par le Conseil Fédéral en vue de l'organisation des services complémentaires destinés à renforcer et à seconder l'armée en cas de guerre; et bien que le paragraphe de cet appel concernant les femmes n'ait certainement échappé à aucune d'entre elles, nous le reproduisons ci-après:

Nous faisons aussi appel aux femmes et aux jeunes filles. La défense nationale a grand besoin d'elles. Certaines remplaceront les hommes enlevés à la vie économique par la mobilisation. On ne demande pas à celles-là de s'engager dans les services complémentaires. D'autre part, les femmes seront très utiles, voire indispensables dans le service de santé de l'armée, dans les œuvres sociales et dans de nombreux domaines intéressant la défense nationale. Les femmes prêtes à se vouer à ces tâches peuvent s'engager dans les services complémentaires. Comme les hommes, elles pourront indiquer le genre d'activité qui leur convient. Les femmes versées dans les services complémentaires contribueront à la défense nationale au même titre que les hommes astreints au service.

Il en est, parmi les femmes, qui ont jugé que cet appel constituait un grand progrès sur ce qui s'est passé en 1914, alors que, et ainsi que se le rappellent bon nombre d'entre nous, toutes nos offres de service, tout l'élan de nos bonnes volontés, avaient été repoussés et écartés, et que chaque fois que nous avions proposé de nous charger d'une tâche, on nous avait impitoyablement renvoyées à nos tricotages, ne considérant pas apparemment que nous fussions bonnes à autre chose. Il en est aussi qui estiment que les suffragistes réclamant des droits se doivent en première ligne de montrer qu'elles n'hésitent pas à remplir des devoirs, alors, que d'autres, retournant le problème, jugent que cet appel gouvernemental aurait bien plus de poids s'il était accompagné d'un geste reconnaissant aux femmes les capacités intégrales du citoyen... Toutes ont raison et aucune n'a tort. Mais la question nous paraît se poser aujourd'hui sur un terrain plus élevé encore.

Car ce qui est en danger, c'est ce à quoi nous tenons le plus: notre indépendance, notre liberté. Notre liberté de conscience, notre liberté de pensée de parole, notre droit de réunion et d'association. Oh! nous savons bien, hélas! que ces libertés ont déjà été grignotées et entamées chez nous au cours de ces dernières années, mais nous savons aussi que le premier résultat, pire que toutes les catastrophes matérielles, d'une menace étrangère serait de les écraser. Et c'est parce que nous voulons, dans la mesure de nos moyens, contribuer à les défendre comme notre bien le plus précieux, celui sans lequel notre pays ne saurait exister, qu'il nous serait impossible de rester inactives à l'heure du danger, et que nous pensons qu'il est du devoir de toute femme de prendre conscience de cette responsabilité. Que nous le haïssions, ce devoir, nous qui étions, nous qui sommes encore des pacifistes convaincues, cela est certain. Mais il est des heures où ce n'est pas le devoir sous sa forme la plus sympathique qu'il est loisible de choisir.

On ne paraît pas, au moment où nous écrivons ces lignes, se rendre encore très clairement compte du fonctionnement de ces services auxiliaires auxquels le Conseil Fédéral nous appelle, et que beaucoup de femmes semblent considérer exclusivement sous l'angle du travail dans les hôpitaux et les ambulances. Mais de plus, et du fait de la mobilisation officielle d'un grand nombre d'infirmières et de l'enrôlement de bien des femmes dans la D. A. P., il y aurait, nous semble-t-il, une tâche essentielle à remplir pour préparer, pour les asiles, les homes d'enfants, les preventoria, etc. des remplaçantes à celles qui devront quitter leur poste au premier appel; et nous savons que dans plusieurs villes de Suisse-allemande des cours ont été organisés à cet effet, qui ont donné les meilleurs résultats. Puis à côté de ces tâches, il est encore une foule de besognes d'ordre social ou administratif auxquelles nos féministes sont admirablement préparées par leur activité dans nos groupements: pensera-t-on en haut lieu à les utiliser? un plan d'ensemble a-t-il été établi? quels services pourront rendre les Sociétés féminines, qui constituent un intermédiaire tout désigné entre les autorités et les femmes désireuses de se rendre utiles?

Les renseignement que nous avons pu obtenir jusqu'à présent sont encore très fragmentaires, et nous espérons bien que des directives pourront être fournies sans tarder, sur la meilleure manière de coordonner tous ces efforts, à celles qui s'inquiètent déjà de remplir leur devoir civique. Car nous regretterions beaucoup, disons-le franchement, que nos Associations féminines, nationales ou cantonales, qui ont un si bel effort à leur actif ne puissent pas, elles aussi, s'occuper résolument, dès aujourd'hui, d'une tâche dont aucune future citoyenne n'est en droit de se désintéresser.

E. Gd.

Du règne de la mère au matriarcat[1]

La puissance extraordinaire de la femme, ou plutôt de la mère, et son abaissement aussi jusqu'à devenir l'esclave du foyer, présentent un des problèmes humains les plus curieux et dont les données touchent à des sentiments essentiels, à des courants de mœurs fondamentaux.

Réclamer pour la femme le droit au suffrage dans une démocratie est un acte de simple justice sociale. Pourtant combien d'esprits logiques se refusent à cette conclusion par une sorte de terreur du mystère féminin. Ils sentent que le problème qu'on leur propose comprend des données inconnues, à commencer par l'attitude déconcertante de beaucoup de femmes à l'égard de la chose publique.

A vrai dire, le problème féminin semble assez près d'être résolu sur le plan social, même dans des pays comme le nôtre où les femmes n'ont pas obtenu le droit de vote, mais où elles exercent presque toutes les professions et peuvent prétendre à la plupart des places: mais ce problème comporte bien autre chose encore qu'une solution pratique d'ordre politique et social.

Les contradictions abondent dans l'existence des femmes et dans l'histoire de leur influence. Ces contradictions sont d'ordre infiniment divers: elles effrayent les législateurs, indignent les esprits routiniers, éblouissent les âmes généreuses. Que d'initiatives admirables et que de sotte coquetterie! que d'intelligence vraiment libérée et que de soumission aux préjugés! quel dévouement hors ligne, et quelle possibilité d'égoïsme! quel sens du devoir et quelle folie! Vouloir étudier dans notre civilisation actuelle l'influence féminine et ses répercussions est en somme impossible, si l'on ne peut s'appuyer sur l'expérience historique et, plus loin, sur celle que nous fournit toute l'évolution de l'humanité.

C'est ce travail que tenta, il y a près d'un siècle, l'écrivain bâlois J.-J. Bachofen dans des ouvrages remarquables: *Le symbolisme funéraire des anciens, Le règne de la mère, La légende de Tanaquil.* Bachofen a recherché, à travers l'étude des mythes, les échos des époques lointaines où la filiation paternelle n'étant pas encore reconnue, la femme était le centre unique de la famille et par conséquent de la civilisation naissante. Les découvertes qu'il a faites ainsi sur les coutumes, les croyances et les aspirations de peuplades qui échappent à l'investigation historique proprement dite, lui ont fait mesurer l'importance extraordinaire de la femme, pierre angulaire de toute civilisation; les déviations subséquentes à ce règne absolu d'un sexe: amazonisme et hétairisme des pré-civilisations orientales; enfin la réaction puissante de l'Occident, où la Grèce et Rome réus-

[1] J.-J. Bachofen, *Du règne de la mère au matriarcat* pages choisies, par A. Turel, Paris, Alcan 1938.

Un message des femmes françaises aux femmes tchèques

Les femmes françaises, douloureusement émues par l'attentat commis contre un pays libre et par le régime de violence qui lui est imposé, adressent aux femmes tchèques l'hommage de leurs sentiments fraternels. En même temps qu'elles protestent contre un coup de force qui dépouille une nation amie de ses libertés, elles déclarent leur espoir indéfectible en un avenir qui fera justice du présent.

Elles leur demandent de ne pas se croire moralement abandonnées aussi longtemps qu'une femme française sera à même de mesurer dans son cœur et dans sa conscience la détresse et le courage d'une femme tchèque.

Ce message qui a été signé par le Conseil national des Femmes françaises, l'Union française pour le Suffrage, la Ligue du Droit des Femmes, la branche française de l'*Open Door*, la *Femme nouvelle*, l'Association des carrières féminines libérales, la Ligue pour la paix et la liberté. le Comité des femmes contre la guerre et le fascisme, la Ligue des mères et des éducatrices, l'Association des femmes juristes, etc. a été, non seulement remis au Ministre de Tchécoslovaquie et à la Maison tchéco-slovaque, à Paris, mais encore envoyé à Mme Bénès, à Chicago.

Vacances de Pâques

Quelques notes de voyage

Bruges-la-Paisible.

Bruges-la-Morte?... que non point. Bruges-la-Rêveuse plutôt, comme la qualifie un guide affiché dans une agence de voyage, ou mieux encore Bruges-la-Paisible. Paisibles, ses ruelles écartées, où seul sonne sur les pavés inégaux le bruit de mes pas, paisibles ses jardinets fleuris de jonquilles et de jacinthes, que baigne le labyrinthe des canaux silencieux; paisible la Grand' Place, quand de bon matin, éveillée par le soleil qui inonde ma chambre, je mets le nez à la fenêtre pour savourer le calme air bleu de ce printemps pascal si soudainement épanoui.

Ces derniers jours cependant, les foules l'ont envahie, cette place historique, que préside de haut le robuste beffroi crénelé du XIIIe siècle. Ce matin, samedi, c'était pour le marché de Pâques. Dès l'aube, je pense, des échoppes s'y sont dressées, des boutiques en plein vent, des tentes, autour desquelles se sont accumulées les marchandises: tas de lourds sabots blancs ou bruns, que, perchées sur une jambe comme une cigogne, des femmes délurées essayent lestement à un pied déchaussé; amoncellement de fromages, boules rouges de Hollande, masse molle des crémeux, paille jaune tachée de blanc qui emmagasine l'odeur. Puis comme partout, de la verroterie, de la bibeloterie, des étoffes, et de la confection bon marché, ici des graines à pleins sacs, là des chaînes d'énormes oignons. Et tout autour, la calme foule flamande, qui va, vient, marchande, discute et achète, et qui barre la route, aussi bien aux autos obligées ainsi à des détours qu'aux innombrables bicyclettes qui sillonnent toutes les rues de la ville, ou aux vastes cars de tourisme, qui ont déversé hier sur la côte belge, comme ils y déverseront demain, toute une population britannique bien décidée à profiter de ces quatre jours de congé.

Les Anglais, en effet, sont venus en masse. Collèges de jeunes filles vêtues de bleu marine comme des éclaireuses, troupes de jeunes gens nu-tête, à bicyclette, caravanes de touristes enrégimentés sous la direction d'un cicérone d'agence — aucun ne s'est laissé retenir par la lourde menace qui pèse sur l'Europe, et que va concrétiser une fois de plus une odieuse agression. Point d'Allemands: qui s'en étonnerait? mais des Français et des Hollandais nombreux aussi, presque tous avec leur voiture particulière, qui, rangées en double quadrilatère sur la Grand'Place font une garde d'honneur curieusement anachronique au monument central des chefs brugeois à la bataille des Eperons (1302). Tout ce monde parcourt au pas accéléré les églises, les musées, les places, les rues, se photographie mutuellement au pied des monuments, envahit les restaurants et les magasins de souvenirs, s'appelle et s'interpelle, remonte en cars et disparaît. Ouf!...

Ceux qui restent sont moins bruyants. Ils visitent en connaisseurs, guides et manuels d'histoire de l'art en main, les trésors que la ville discrète leur révèle. Ils savent admirer les reflets de la lumière d'avril sur les canaux, la reverbération des vieilles façades dans l'eau dorée, l'épanouissement inattendu du feuillage des marronniers du Dyver. Et à toute heure, un brin anxieux, malgré la détente involontaire qu'amène la contemplation de tant de paix, ils se retrouvent au coin de la Grand'Place, devant la boutique du libraire, où l'on affiche, marquées en rouge, les éditions successives des principaux journaux belges. C'est là que l'on va aux nouvelles politiques, le cœur toujours un peu tenaillé d'angoisse, quoiqu'on en ait, quand on se sait à près d'un millier de kilomètres de son pays, et quand si brutalement vite éclatent les événements...

Faut-il dire ici la valeur que j'ai trouvée aux grands journaux belges en ces circonstances? et combien leur attitude nette et sèvère, leur vision haute et juste, leurs exposés objectifs (toutes les dépêches d'agences publiées par le *Soir*, par exemple, sont signées, ce qui empêche l'empoisonnement de l'opinion par les nouvelles tendancieuses d'une propagande étrangère camouflée) sont la justification du véritable rôle de la presse en ces jours tragiques? Et la même note résonne pour la politique intérieure, même après ces élections dont on attendait le résultat avec tant d'anxiété: ton sobre et courtois, aucune attaque haineuse, aucun fiel de partisan, du calme et de la dignité. Avec une presse majoritaire comme celle-là, on peut vraiment parler d'union nationale dans un pays.

Les joies de la halte.

Ces villes anciennes, si proches les unes des autres, si pareilles et si dissemblables à la fois, qu'elles soient en Flandre ou en Toscane, nous les connaissons généralement mal parce que nous les voyons trop vite. Nous galopons de l'une à l'autre, confondant forcément la grand-place de l'une avec la façade de l'hôtel-de-ville de l'autre; nous sortons d'une cathédrale pour nous engouffrer dans une chapelle, oubliant dans un musée ce que nous avons admiré dans le précédent, et mélangeant dans notre souvenir les silhouettes des beffrois, les sonneries des carillons, et les Vierges des tableaux d'autel... De quoi voulez-vous donc que se rappellent ceux qui, suivant l'expression consacrée, ont *fait* dans la même journée Malines, Gand et Bruges? et qui, les malheureux! se vantent d'avoir déjeuné à Anvers pour coucher à Ostende, en ayant arpenté au pas de course — si ce n'est même au volant de leur auto! — les pavés de deux ou trois cités et les dalles d'une douzaine d'édifices dans l'intervalle?

Une autre supériorité du séjour sur le voyage, en plus de celle de la vision paisible qui fixe les souvenirs, c'est de permettre cette vision en des heures et des climats différents. Sous combien d'aspects n'ai-je pas vu le Béguinage de Bruges, l'autre semaine? tantôt, une fois le soleil couché, sous un ciel de rose et d'opale, qui se réflétait dans le Lac d'Amour, tantôt dans la tiédeur d'un Lundi de Pâques, qui épanouissait les jonquilles émaillant le gazon vert au pied des vieux arbres, tantôt encore, et plus émouvant peut-être, par un temp gris balayé de nuages, alors que de douce voix féminines dans la chapelle de Ste Elisabeth semblaient répondre par leur chant de paix aux paroles de crainte de la vieille marchande de dentelles, là sur la placette, dont le petit-fils était parti la veille pour rejoindre les troupes de couverture de frontière... Et les canaux, ces chemins d'eau à travers la ville, qui serpentent sous les ponts, le long des vieux quais bordés de maisons aux toits pointus, quand on les parcourt en canot à rames ou à moteur, combien

sissent à établir le patriarcat, à régénérer la morale féminine par leur conception de l'épouse et de la mère; aboutissant enfin à créer le règne de l'homme tel qu'il caractérise les civilisations occidentales modernes et, par contre-coup, à susciter la naissance et l'épanouissement des mouvements féministes.

(La suite en 3e page). Marianne Gagnebin.

Féminisme International

Alliance Internationale pour le Suffrage et l'Action civique et politique des femmes

XIIIe Congrès

(Copenhague, 8 au 15 juillet 1939)

On nous dit qu'il faut avoir une robuste foi dans l'avenir pour continuer à préparer un Congrès international dans les conditions actuelles... Certes, la tâche n'est pas facile, mais puisque les circonstances nous l'imposent, nous l'acceptons. Et ce faisant, nous avons conscience, d'une part, de contribuer à maintenir en sang-froid et en calme attitude toutes celles qui pensent comme nous que, si chacun voulait attendre des jours meilleurs pour accomplir son œuvre, il y a longtemps que l'interruption générale de toute activité serait venue désorganiser une situation déjà tragique; et d'autre part, ce Congrès, vu l'élargissement que nous avons donné à son programme, la position que nous avons nettement prise de défendre les libertés humaines et les droits de l'individu — ce Congrès est un Congrès de lutte pour ces principes généraux autour desquels nous tenons à serrer nos rangs.

Et c'est pourquoi, malgré les rumeurs alarmistes, et entre les deux coups de force totalitaires de mars et d'avril, nous nous sommes rencontrées à Bruxelles sous la présidence de Mrs. Corbett Ashby, pour mettre au point nombre de détails pratiques d'organisation. Finances et budget, de l'Alliance aussi bien que du Congrès, puisque, et selon la méthode anglo-saxonne, nos Congrès au lieu de coûter rapportent, les engagements financiers pris par les participantes à titre individuel ou collectif constituant l'essentiel du fonds sur lequel l'Alliance doit vivre dans l'intervalle; remaniement de l'horaire des séances pour tenir compte de tous les désirs exprimés; répartition entre les membres du Comité de la charge de présider telle séance ou de faire rapport sur tel point; choix des oratrices pour traiter tel sujet; désignation des Commissions des résolutions, de la presse, des traductions, des élections... toute besogne de « cuisine intérieure » on le voit, mais besogne à régler d'avance si l'on veut éviter les contradictions, les incertitudes et les incohérences qui peuvent gâcher désespérément une réunion même de la plus haute inspiration.

A plusieurs reprises d'ailleurs, le débat entre les membres du Comité présents à Bruxelles s'est élevé au dessus de ces considérations pratiques pour porter sur des questions de principe touchant au programme du Congrès. C'est ainsi que la présence de Mme Bakker van Bosse (Hollande), vice-présidente de la Commission de la Paix, qui passait par Bruxelles en rentrant de Paris, nous a permis quelques heures de très intéressante discussion sur l'ordre du jour de cette Commission. L'avenir de l'Alliance, les méthodes pratiques qu'il comporte, le programme des séances consacrées à la jeunesse ont été aussi discutés avec deux Hollandaises, Mme Posthumus, bien connue à Genève, et Mlle Tendeloo, avocate, qui avaient fait tout exprès le voyage d'Amsterdam, alors que Mme Saunthe, députée et présidente de l'Association danoise affiliée à l'Alliance, accomplissait le tour de force de venir entre deux avions de Copenhague à Bruxelles, non seulement pour fixer les points pratiques de détails pour lesquels sa présence était indispensable, mais aussi pour participer aux débats sur le programme d'activité, tel qu'il doit être soumis au Congrès.

Mme Saunthe nous a, à cette occasion confirmé la bonne nouvelle, déjà donnée par correspondance, que S. M. la reine Alexandra de Danemark avait gracieusement accepté le patronage d'honneur du Congrès, alors que, et comme nous l'avons annoncé précédemment, le Premier Ministre, M. Staunding, prendra officiellement la parole à la séance solennelle d'ouverture, le 8 juillet.

Ajoutons que le Comité de la Société belge *Egalité* affiliée à l'Alliance, et notre collègue belge, Me Marcelle Renson, avocate, nous offrirent la plus charmante hospitalité, dont nous avons à cœur de les remercier ici; que la baronne Boel, présidente du Conseil International des Femmes nous accueillit avec sa bonne grâce accoutumée, et que l'occasion nous fut encore donnée de voir les bureaux fort bien installés à Bruxelles du C. I. F. Ce fut très bref, pas même quatre jours, mais ce fut comme toujours et tout spécialement en ces journées-là enrichissant et réconfortant de rencontrer celles qui, à travers le monde, défendent le même idéal que nous.

E. Gd.

P. S. — La délégation suisse au Congrès de Copenhague est jusqu'à présent composée de Mmes et Mlles Leuch (Lausanne), présidente, Grutter (Berne), Haeberstich (Berne), Muller (Zurich), Nicolet (La Chaux-de-Fonds), Strub (Interlaken), et Vischer-Alioth (Bâle). Comme toujours, les Romandes restent chez elles, et c'est grand dommage. Notre Association ayant droit à douze déléguées, avis à toutes les suffragistes qui songent à participer à ce Congrès de s'adresser au plus vite à Mme Leuch, Mousquines, 22, Lausanne. Nous publierons dans notre prochain numéro quelques renseignements pratiques supplémentaires sur les différents modes de voyage.

Le Mouvement Féministe

se vend au numéro

Librairie Payot, rue du Marché, Genève

A l'Union des Femmes, r. Et.-Dumont, 22

A l'Administration, 7, rte de Chêne.

Nouvelles carrières féminines

L'éclairagiste

Le métier d'éclairagiste, dont nous avons signalé l'innovation à propos du « Salon de la Lumière » à Genève, compte maintenant parmi les professions modernes exercées par les femmes. Souhaitons-lui pleine réussite, car les intentions qui lui ont donné naissance sont excellentes et sa pratique touchent deux points essentiels du mieux-être collectif: l'esthétique de l'habitation et la sauvegarde de la vue.

L'éclairement, en effet, occupe une place prépondérante dans le décor intérieur qu'il met en valeur ou dénature selon la simple disposition des lampes. Et c'est aussi le luminaire, approprié ou défectueux, voilé ou éblouissant, qui détermine, dès le seuil de la porte, l'atmosphère d'une chambre. La lumière est un accueil. Les conseils de la démonstratrice — emplacement des sources lumineuses, forme et nuance favorables de l'abat-jour — aideront à rendre cet accueil sympathique.

Car il faut compter avec la fantaisie de certains fabricants, plus soucieux de l'aspect original d'un modèle que de ses qualités techniques. C'est pourquoi l'on trouve dans le commerce tant d'appareils d'éclairage mal conditionnés. Inspirée par le seul désir d'améliorer les conditions d'hygiène et de confort de la vie quotidienne, l'éclairagiste dont la « consultation » est gratuite, se fait l'instructrice bénévole de la maîtresse de maison. Ajoutons encore que la rénovation de l'équipement électrique a pour première conséquence une sensible économie, le luminaire adéquat assurant à l'énergie lumineuse son rendement maximum.

Mais si importante que soit la valeur décorative de la lumière, la seconde raison qui déterminera cette complète revision des moyens d'éclairage touche de plus près encore nos intérêts puisqu'il s'agit de la préservation de la vue, le plus précieux de nos bien physiques.

Il y a eu collaboration entre les médecins oculistes et les techniciens de la lumière, d'abord pour constater une évidente augmentation dans les cas de déficience de l'œil, ensuite pour reconnaître l'urgente nécessité d'une réforme des modes d'éclairage. « Il est pratiquement impossible, dirent-ils, de modifier en quoique ce soit la nature des objets que nous sommes appelés à regarder pendant notre travail comme dans nos distractions. Le livre que nous lisons, nous ne pouvons en modifier les fins caractères, la pièce que nous usinons ou que nous cousons, nous ne pouvons en agrandir les dimensions... » Et il n'est pas davantage possible de changer les proportions d'une chambre limitée par ses quatre murs. Ce sont donc les conditions de vision qu'il faut améliorer par un emploi meilleur de la lumière artificielle.

L'on s'est spécialement attaché à l'étude des phénomènes qui accompagnent l'action de vision en partant de l'idée que nos yeux — « les machines à voir » — ont été créés pour regarder en plein air, sous l'abondante lumière du soleil. Un des plus frappants, parmi ces phénomènes, est la merveilleuse aptitude de l'œil à s'adapter à des éclairements très intenses aussi bien que très faibles. De là vient que nous supposons facilement notre éclairage correct. Et c'est afin de réglementer, en quelque sorte, les habitudes désordonnées de cet œil nerveux, à la fois hyper-sensible et trop endurant, que les savants ont imaginé l'admirable outil dont use l'éclairagiste pour « mesurer » la lumière: le *luxmètre*. Le *Lux* est l'unité-lumière, c'est-à-dire qu'il indique la quantité de lumière produite par une bougie sur une surface de 1 m² à une distance de 1 mètre.

Quoique nous ne puissions, ici, passer en revue les multiples arguments, psychologiques et pratiques, qui doivent décider la rationalisation de l'éclairement chez soi, il est aisé de comprendre pourquoi il est utile de ménager la vue, tant chez les adultes que chez les enfants, si souvent négligés à cet égard. Tables de travail insuffisamment éclairées, lecture dans la pénombre, ou sous le rayon aveuglant et lointain de la suspension, etc. Mais, tandis que pour l'aménagement des locaux utilisés dans un but commercial, les architectes et les installateurs — obligatoirement informés des procédés nouveaux — se montraient compréhensifs et disposés à la bienfaisante réforme des modes d'éclairage, les maîtresses de maison, cependant directement intéressées dans l'affaire, restaient à l'écart. Non par mauvaise volonté, mais parce que prisonnières des habitudes établies. Il fallait donc, pour atteindre la reine en son rucher, trouver quelque moyen de propagande susceptible de pénétrer directement dans celui-ci. On le découvrit — ou, plutôt, on l'inventa — en la personne de l'« éclairagiste » ou « démonstratrice de la lumière.[1]

Engagée par une centrale du Service électrique (à Paris, pour la Compagnie des Lampes), la nouvelle employée est formée avec soin, instruite de tout ce qui concerne la lumière dans la maison. Les qualités requises sont, entr'autres, une bonne instruction générale, une intelligence alerte, servie par une élocution facile et une santé suffisamment résistante pour supporter la fatigue des courses et des visites aux abonnées. L'éclairagiste n'a pas besoin d'être jolie, mais il est nécessaire qu'elle soit d'un abord agréable et correct. Les candidates sont soumises à un essai de quelques semaines. Au cours de l'instruction, le « moniteur » s'aperçoit vite si l'élève est, ou non, capable de réussir dans sa tâche diplomatique. On arrive ainsi à former un service de propagande sélectionné dont l'utilité est incontestable.

La visite à l'abonnée est le principal « travail » de la démonstratrice qui doit observer tout un rituel contenu dans son manuel d'étude. Toutefois, elle doit se garder de paraître réciter une leçon et savoir adopter la forme de l'entretien aux circonstances. Sa discrétion lui défendra de jamais s'imposer, ce qui serait d'une détestable politique, mais son savoir-faire lui permettra de toujours parvenir à son but. Le tact et l'intuition sont ici sans cesse en alerte.

Actuellement nous n'avons en Suisse que quatre « éclairagistes », deux à Berne et deux à Bâle. Mais on peut prévoir que ce très intéressant métier féminin se développera pour le bien de la collectivité tout entière. Et quel joli et significatif sens symbolique s'y attache: La femme éclairant le monde !

Renée Gos.

[1] Pour renseignements complémentaires, s'adresser au Service électrique de la ville.

---

ils vous apparaissent différents dans la fraîcheur de la matinée, sous l'éclat du soleil de midi, ou le soir au crépuscule, alors que toute la lumière du ciel semble s'être réfugiée sur leurs eaux si calmes et si lisses que l'on y voit à double et à l'envers tout le paysage environnant! Et le plaisir aussi de suivre de jour en jour l'éclosion du printemps, de voir s'épanouir le long des jardins, les haies vertes, les aubépines blanches, les pêchers roses, ou encore de retrouver chaque jour, fidèle à son poste et accroupie sur son nid, la femelle cygne qui couve ses œufs à l'autre bout du Lac d'Amour...

Memling et Ste-Ursule.

C'est dans cette salle boisée, dont les deux fenêtres ouvrent sur la cour carrelée de briques de l'hôpital St-Jean que, voici quelque vingt-cinq ans, par une matinée d'hiver brillante de gel, le maître flamand m'est apparu pour la première fois dans sa grâce et son éclat. Et je viens d'y retourner souvent, passant des matinées entières à m'imprégner de beauté, de couleur, de ferveur, de tendresse, et oubliant dans cette contemplation toutes les tristes préoccupations de l'heure.

C'est que ce petit musée Memling est parfait. Rien qui éparpille ou divise l'attention. Un grand tryptique d'autel, un autre plus petit et que je lui préfère, une adorable Madone, une impressionnante *Pietà*, deux merveilleux portraits, et surtout cette châsse de Ste-Ursule, pour laquelle seule je serais capable de refaire le voyage de Bruges. Ne me demandez pas pourquoi. Il en est des admirations d'œuvres d'art comme de ces raisons du cœur dont parle Pascal, et que la raison ne connaît pas.

Cette chasse de Ste-Ursule, vous connaissez la légende qui l'inspira : Ste-Ursule, fille chrétienne d'un roi de Bretagne, abandonna son pays pour ne pas épouser un prince païen. Sur l'invitation d'un ange, et emmenant avec elle onze mille vierges, elle partit pour Rome en pèlerinage, y fut reçue par le pape, revint à Cologne, son port de départ, et y fut massacrée avec sa suite, par les hommes du fiancé éconduit, je crois, mais sans être sûre tout à fait de ce dernier point. Six panneaux aux flancs de la châsse, six petites merveilles de vie, de mouvement, de naïveté aussi, et d'une fraîcheur de coloris, dont je ne suis pas parvenue à rassasier mes yeux. C'est que j'ai toujours aimé chez les anciens maîtres ces représentations de légendes, et leur envie encore la joie prodigieuse qu'ils devaient éprouver à raconter par leur pinceau ces belles histoires enjolivées de traits d'imagination pittoresques. Je regrette seulement que Memling ait attendu pour nous présenter l'héroïne de cette légende-ci le moment de son arrivée à Cologne, et ne nous l'ait pas déjà montrée refusant la main de son époux païen: pourquoi? Mais qu'elle est délicieuse tout de même cette sainte, toute blonde dans la robe de velours bleu drapée de blanc qu'elle gardera tout au long du voyage! quelle délicatesse dans les coloris rouges ou orange qui se répondent, des robes de ses suivantes ou des vestes des bateliers débarquant les bagages! et quelle exquise silhouette que celle d'une autre vierge, souple dans sa longue robe mauve, et qui tient à la main — détail amusant — une toute petite cassette de voyage. Cette première scène, à laquelle la cathédrale de Cologne, alors en construction, fidèlement reproduite, sert de fond, est celui des six panneaux de la châsse auquel je reviens toujours, tant il me fascine.

Au deuxième panneau, tout éclairé par le reflet des voiles blanche que carguent les bateliers avec des gestes admirables de vérité, nouveau débarquement, à Bâle, cette fois, devant des édifice à l'architecture de fantaisie, mais aussi devant des cîmes neigeuses — les Alpes, bien sûr! — qui continuent la ligne bleutée d'un fond de collines. Bien que j'aie compté plus de 38 personnages sur ce petit espace, aucune surcharge: l'air circule, les lointains s'ouvrent, et les petites têtes blondes et rondes des vierges pressées les unes contre les autres dans la barque sont délicieuses. Et voilà tout ce monde à Rome, devant le baptistère de Latran, où le pape, figure expressive, reçoit la sainte à la tête d'un long cortège de pélerins. Il vaut la peine d'étudier l'une après l'autre toute ces physionomies, dont quelques-unes ne sont pas plus grosses qu'une pièce de dix sous, toutes variées, toutes différentes, dessinées d'un trait net et délicat, et que continuent au loin, sur la route, qui descend de la colline vert-bleu, de tout petits personnages vêtus de rouge — réponse harmonieuse à la tache de couleur faite dans le groupe principal par les vêtements cardinalices. Puis nous voici au quatrième tableau: Ste-Ursule et sa suite se sont réembarquées pour Cologne, et le pape et les cardinaux leur ont fait un bout de conduite: idée naïve, certes, mais qui donne lieu à de charmants effets de couleur, à d'amusants détails de composition: le batelier qui aide le pape à passer d'une barque dans l'autre; la chaloupe à rames, étonnante de vérité, emmenant quelques passagères; dans un angle la dernière barque à voile ralliant la flottile principale, et dans un autre, le plus exquis coin de jardin qui se puisse rêver...

Malheureusement, ce voyage si bien commencé se termine très mal: les archers qui attendaient les barques sur la rive tirent à bout portant sur la pieuse compagnie, alors que des hommes d'armes vêtus de cuirasses merveilleusement ciselées montent à bord avec de lourdes épées. Seulement, rien, dans les tableaux précédents, ne nous ayant préparés à cette attaque brusquée, ce drame soudain nous étonne autant que l'impassibilité des martyres et la placidité des bourreaux. C'est tout juste si quelques vierges au premier rang lèvent la main pour s'abriter des flèches, du même geste qu'elles feraient pour écarter une mouche; celle dans la poitrine de laquelle un homme d'armes enfonce une dague s'évanouit paisiblement dans les bras d'une suivante, qui n'a pas l'air effrayée pour tout cela, alors que le pape et ses prélats, bien calés dans leur barque, contemplent tranquillement ce carnage où l'on ne voit ni sang ni convulsions. Et c'est pourquoi le dernier panneau, celui qui nous montre Ste-Ursule, debout dans sa robe bleue devant des tentes blanches gaiment rayées de rouge et de vert, et servant de cible au plus bel archer du monde, ne nous émeut guère — d'autant moins que le peintre a eu l'idée singulière de placer au tout premier plan, prêt à japper, le petit lévrier blanc, si fréquent dans les tableaux de cour du temps, mais qui produit le plus curieux effet dans cette scène de martyre. Mais en revanche, quelle variété et quelle harmonie dans les coloris; quelle richesse des bleus (toujours la robe de Ste Ursule), des rouges ,des verts, des blancs teintés de jaune! quelques reflets d'acier sur les armures! quelle